

NICOLE JEANNETON-MARINO

IDYLLE À L'OMBRE
DES SASSAFRAS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

JULIETTE ADJADJ	ELISABETH JEANNETON
JACQUES BERLIOZ-CURLET	ROBERT JEANNETON
STÉPHANIE BOUSQUET	THIERRY JEANNETON
GILLES BRUNIER	ALAIN LECONTE
JANINE CHAMPION	CHRISTOPHE NEIDHARDT
COLETTE DAVAZE	NICOLAS NEIDHARDT
BÉATRICE DE CHARETTE	ELLEN ET JOHN NEWELL
PAULIN DEROIR	DENISE SABOURIN
FERNANDA GASTALDELLO	CÉCILE TRENTINI
ULRICH GAUSS	IRÈNE TURK
DANICOLE GUILLON	MADELEINE TURK-BRUXER
CHRISTIANE HOLZHEY	JEAN-PIERRE VINGT-TROIS

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-676-1

Dépôt légal : avril 2021

En hommage à René de Obaldia

ACADÉMIE FRANÇAISE

23, QUAI DE CONTI
PARIS VI^e
01 44 41 40 00

*Encore bravo, élève
Nicole ! en classe -
Je suis avec vous !
René de Obaldia
2020!*

Chapitre I

Le psychothérapeute

Dans la salle d'attente aux murs ornés de douces estampes japonaises, la lumière tamisée par des stores écus à demi baissés faisait briller l'élégant parquet ciré. Sous la table basse où s'étaient des magazines, un tapis persan donnait un aspect cosy à la pièce. C'était la fin de l'été. Elle était seule et se demandait par moments ce qu'elle faisait ici, au lieu de se promener dans les Jardins anglais tout proches dont les massifs se couvraient d'asters violets, de chrysanthèmes roses et de dahlias dorés. Mais non, sa place était là.

Prise par la lassitude, ses longues jambes allongées devant elle, indolente, elle attendait perdue dans ses pensées, incapable de lire quoi que ce soit. Physiquement, elle allait bien dans ce cadre raffiné. Même déstabilisée par le désamour de son époux, elle s'aimait trop pour se négliger et considérait comme un devoir envers elle-même de rester coquette. Tandis qu'il ne la regardait plus, elle s'appliquait à maintenir sa ligne de jeune fille, ou presque, et s'habillait toujours avec raffinement. Ce jour-là, elle portait un tailleur gris clair, jupe droite juste au-dessus du genou, surmonté d'un chemisier de soie blanc, dont le premier bouton de nacre était laissé défait sur une gorge généreuse. Ses cheveux châtain, dont elle enroulait les pointes par moments autour d'un index, touchaient à peine ses épaules, ni trop courts, ni trop longs, avait décrété son coiffeur, prié de lui « faire » une nouvelle tête.

La jeune femme – mais était-elle encore vraiment jeune, à trente-huit ans ? – attendait dans ce cadre qui lui était devenu

familier, après six mois de consultations hebdomadaires. Aujourd'hui c'était la dernière d'une longue série de séances auxquelles ils s'étaient tous deux contraints, dans l'espoir de comprendre ce qui se passait dans leur couple. Elle était pleine d'attentes, d'espoirs mais aussi de doutes, malgré tout. Qu'allait lui dire le thérapeute ? Pourrait-il rattraper les dégâts causés par ces tromperies ? Après vingt ans de vie commune, elle était arrivée à un point de non-retour. Cela avait été sa condition à elle, une ultime tentative à laquelle lui, il ne croyait pas mais qu'il avait finalement acceptée dans l'espoir de la retenir.

Quelques minutes après, son mari la rejoignit, le visage impassible, et prit place sur une chaise après avoir attrapé négligemment un magazine. Il en avait terminé. C'était à son tour à elle.

Jamais ils n'avaient été reçus ensemble. Était-ce vraiment une thérapie de couple ? Dès le début, le thérapeute lui avait demandé la permission de l'enregistrer pour pouvoir, disait-il, travailler sur ses confidences avec ses étudiants. Elle avait accepté. Avait-il fait de même avec son mari ? Ils ne parlaient jamais de ces séances quand elles étaient terminées.

Le Saint des Saints s'ouvrit et Mona entra dans le cabinet feutré, dont l'épaisse moquette assourdissait ses pas. La double porte capitonnée se referma sur elle pour la dernière fois, du moins le croyait-elle. Après une poignée de main amicale et un léger signe de tête, l'homme lui indiqua d'un geste le confortable fauteuil qu'elle connaissait bien. Face à son thérapeute, à celui dont elle attendait tout, elle l'écouta formuler son oracle sur un ton neutre :

— Chère Madame, je n'ai pas de très bonnes nouvelles à vous donner. Après ces séances de travail avec vous et avec votre mari, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il ne changera pas. Vous, vous êtes plus souple. Vous vous êtes déjà adaptée avec bonheur à de nombreuses situations : changement de pays, éloignement de vos parents, de vos amis... Vous êtes intelligente, vous voulez sauver votre couple. Et vous tenez à lui, vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois que je l'aime encore.

— Eh bien c'est vous qui allez changer ! Soyez la plus forte.

Au lieu d'attendre en pleurant qu'il revienne de chez ses maîtresses, prenez-vous en mains, pensez à autre chose, trouvez des activités pour vous distraire ! Changez, c'est le seul conseil que je puisse vous donner !

Elle était sonnée. Cet homme auprès duquel elle avait cherché du réconfort n'était pas son ami. Visiblement, il ne lui voulait pas de bien. Elle attendait un autre résultat de ces six mois de psychothérapie conjugale, après tous ces jeudis après-midi où ils avaient l'un après l'autre, et dans le secret du cabinet, exposé ce qui les séparait : lui qui réclamait la liberté sexuelle tandis qu'elle, elle insistait sur ce qu'elle considérait comme l'une des preuves d'amour les plus importantes, la fidélité. L'homme lui reprochait son manque de tolérance et revendiquait le droit d'assouvir ses pulsions sexuelles, tout en lui répétant qu'elle était « la femme de sa vie » et qu'il n'aimait qu'elle. Elle ne comprenait pas. Elle se croyait belle puisque les hommes la regardaient avec insistance dans les soirées ou dans la rue. Mais là, elle se sentait prise en défaut de féminité, même si elle s'efforçait d'être toujours disponible pour « son » homme chaque fois qu'il le souhaitait, c'est-à-dire souvent, trop souvent, et sans assez de tendresse à son goût à elle.

Le déballage de ses sentiments devant un étranger à la neutralité professionnelle avait momentanément soulagé Mona mais, sans doute par naïveté, attendait-elle autre chose de l'homme de l'art. Une recette magique qui aurait sauvé son couple ? Elle ne savait pas au fond. Pourtant, à la réflexion, elle aurait souhaité quand même un autre résultat que de servir bientôt de cas d'école à de futurs thérapeutes. Elle l'imaginait, l'entendait. Il dirait : « Là, vous pouvez observer la différence fondamentale entre un point de vue masculin prônant la liberté dans le couple, et un rêve typiquement féminin : l'exigence de fidélité ! »

Sur l'autoroute du retour, aucune parole. Seul le bruit du moteur les accompagnait. Plongés en eux-mêmes, ils faisaient chacun pour soi l'inventaire de ce qu'on leur avait dit à Munich.

Ils n'échangeaient rien. Le paysage vallonné de la campagne verdoyante défilait immuablement sous leurs yeux, égrainant les opulentes fermes blanches aux balcons ourlés de géraniums rouges. Mona remarqua bientôt la minuscule chapelle baroque, blanchie à la chaux, dressée sur cette petite colline. Ils étaient à mi-chemin. Elle la retrouvait chaque fois avec plaisir, comme une promesse de paix, sur le chemin du retour vers la ville qu'elle avait appris à aimer.

Donc c'était elle qui devait changer. Elle ne se demandait même pas pourquoi cela lui incombait à elle, pourquoi l'homme était déchargé de toute responsabilité sur la faillite de leur couple. Sans broncher elle acceptait le verdict. Elle avait été élevée dans l'obéissance : elle continuait à obéir. Pensant jusqu'à présent que son mari volage était dans son tort, maintenant elle apprenait que l'échec était sûrement de sa faute à elle puisqu'elle devait s'adapter. Ce spécialiste des âmes avait sans doute raison : les mâles avaient une autre nature, les femmes n'avaient qu'à l'accepter. Lui revenaient les paroles de sa grand-mère avant son mariage : « Un bon conseil, reste toujours avec ton mari », lui serinait-elle, « ton grand-père, je ne l'ai jamais quitté, sauf quand il était à la guerre, et nous avons été très heureux ». Et sa mère qui renchérissait : « Attention, les hommes sont tous des chasseurs », en guise de mise en garde. Mais en garde de quoi ? Dans l'enthousiasme de ses vingt ans, et l'ignorance des choses de l'amour puisqu'il était le premier homme dans sa vie, elle ne craignait rien puisqu'ils s'aimaient. Car elle l'avait follement aimé. Pourtant, elle l'avait prévenu : « Si tu me trompes, c'est que tu ne m'aimeras plus, alors je partirai ». Elle lui avait fait confiance, quitté le Paris de son enfance et l'avait suivi en Allemagne – n'était-ce pas le rôle des femmes de suivre leur mari ? – pour qu'il puisse reprendre le cabinet et la clientèle de son père et exercer la lucrative profession de chirurgien-dentiste. Elle avait appris sa langue, elle s'était déjà adaptée. Elle, si rebelle pendant sa jeunesse chez ses parents, était devenue souple, c'est vrai. Alors pourquoi ne pas essayer de changer ? Mais ce serait sa dernière tentative.

Mona repensait à sa mère, si loin. Elle ne lui avait jamais parlé des incartades de Marcus. Elle n'aurait pas compris que sa

filie si fière subisse ces humiliations sans réagir. À coup sûr, elle en aurait parlé à son père. violemment opposé à ce mariage avec un étranger – surtout un Allemand après les souffrances qu'il avait endurées pendant la guerre – il aurait triomphé. Il l'aurait poussée à quitter son époux, à rentrer au bercail. Par orgueil, elle ne voulait pas retomber sous son autorité. Elle en aurait entendu des « Si tu m'avais écouté ! Encore une fois, j'avais raison ! Tu n'es qu'une pauvre petite fille stupide ! »

Avec le temps, comme par enchantement, elle avait « oublié » la menace qu'elle avait faite à Marcus à l'époque bénie des commencements. Elle ne savait pas qu'elle serait aussi faible, une fois au pied du mur, émue, et convaincue, par les actes de contrition et les serments de fidélité de son mari. Une fois, pour se faire pardonner, il était même allé jusqu'à essayer de la reconquérir comme ce soir de rêve où il l'avait emmenée, en robe d'apparat, dans un grand restaurant de Munich. Ils avaient conversé en amoureux et dansé des slows langoureux jusque tard dans la nuit. Ne savait-elle pas qu'elle était la seule femme qu'il aimait ? Les autres ne comptaient pas, c'était des pulsions, des passades sans importance. Elle n'avait rien à craindre. Il ne la quitterait jamais. L'ambiance luxueuse, les mets succulents, le Riesling, la musique et les cajoleries l'avaient bercée et, au retour, la bouteille de champagne apportée dans la chambre, et bue à deux, avait fait le reste. Il lui avait fait l'amour délicieusement sans qu'elle s'en aperçoive car elle était saoule et déjà presque endormie. Le lendemain matin, pour effacer la gueule de bois, elle s'était passé de l'eau fraîche sur le visage et avait repris ses esprits. Avec tristesse, elle avait réalisé que la soirée avait été une farce, une manière de l'obliger à accepter l'inacceptable. C'était avant les séances à Munich.

Chapitre 2

Se prendre en mains ?

La psychothérapie terminée, y aurait-il un nouveau commencement dans son couple ? Elle ne savait pas. Elle voulait bien essayer de changer, mais comment ? Qui l’y aiderait ? Elle était seule. Pas d’amie intime à laquelle se confier : elles étaient toutes en France, trop loin. Il y avait bien ses collègues de fac et surtout les deux autres Françaises. L’une était une célibataire gauchiste révoltée, déjà une vieille fille, et l’autre, une écerve-lée, en perpétuel désaccord avec son amant, un intello allemand ombrageux. Elle sentait une jalousie sous-jacente chez ces deux femmes, plus jeunes qu’elle, et qui la traitaient en riant de bourgeoise. Un jour, Marie-Ange avait même insinué que Mona travaillait seulement pour « acheter des robes à la mode ». Ce qui n’était évidemment pas le cas car l’épouse du dentiste renommé tenait beaucoup à son métier, aboutissement de longues années d’études. Elle ne l’aurait abandonné pour rien au monde, même si son mari avait une « belle situation », comme on dit.

L’indépendance financière, avait-elle entendu dans sa jeunesse, est le bien le plus précieux d’une femme, même mariée. Les autres « bourgeoises » qu’elle fréquentait étaient « bien » mariées, sans souci semblait-il. Avec des dentistes, des médecins, des avocats, des professeurs, ses collègues de l’université. Ces femmes étaient peu enclines aux confidences et paraissaient comblées par l’éducation de leurs enfants – il est vrai qu’ils rentraient de l’école à 13 heures – leurs bonnes œuvres et leurs après-midi mondaines. En leur présence, Mona était mal à l’aise et sentait une critique sous-jacente à son égard.